

MICHEL DE MONTAIGNE
ESSAYS



Book 2 · Chapter 6

Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on August 1, 2024

HYPERESSAYS is a project to create a modern and accessible online edition of the *Essays* of Michel de Montaigne. More information at www.hyperessays.net

GOURNAY-2-6-20250106-190926

De l'exercitation

« IL est malaisé que le discours & l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soyent assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons & formons nostre ame par experience au train, auquel nous la voulons renger : autrement quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée. Voyla pourquoy parmy les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert & en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez & nouveaux au combat : ains ils luy sont allez au devant, & se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire : les autres ont recherché le labeur, & une austerité de vie penible, pour se durcir au mal & au travail : d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë & des membres propres à la generation, de peur que leur service trop plaisant & trop mol, ne relaschast & n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut ayder. On se peut par usage & par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accidents : mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois : nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons. » Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme, de la gouster & savourer : & ont bandé leur esprit, pour voir que c'estoit de ce passage : mais ils ne sont pas revenus nous en dire les nouvelles.

*« nemo expergitus extat
Frigida quem semel est uitai pausa sequuta.*

« Canius Julius noble Romain, de vertu & fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce marault de Caligula : outre plusieurs merueilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda : Et bien Canius, en quelle démarche est à cett' heure vostre ame ? que fait elle ? en quels pensemens estes vous ? Je pensois, luy respondit-il, à me tenir prest & bandé de toute ma force, pour voir, si en cet instant de la mort, si court & si brief, je pourray appercevoir quelque

deslogement de l'ame, & si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si j'en aprens quelque chose, en revenir donner apres, si je puis, advertissement à mes amis. Cestuy-cy philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit-ce, & quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, & avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire ?

b *ius hoc animi morientis habebat.*

a Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, & de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere & parfaite : au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, & qui nous rende plus fortifiez & assurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoistre : & si nous ne donnons jusques à son fort, au moins verrons nous & en pratiquerons les advenuës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort. *c* Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'interest nous perdons la connoissance de la lumiere & de nous ! *c* A l'adventure pourroit sembler inutile & contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action & de tout sentiment, n'estoit que par iceluy nature nous instruict, qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir, que pour vivre, & dès la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde apres icelle, pour nous y accoustumer & nous en oster la crainte. *a* Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur, & qui y ont perdu tous sentimens, ceux là à mon advis ont esté bien pres de voir son vray & naturel visage : Car quant à l'instant & au point du passage, il n'est pas à craindre, qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir : d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment, sans loisir. Nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court & si precipité en la mort, qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre : & celles-là peuvent tomber en experience. *a* Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination, que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite & entiere santé : je dy non seulement entiere, mais encore allegre & bouillante. Cet estat plein de verdeur & de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que quand je suis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs pointures molles & lasches au prix de ma crainte. *b* Voicy que j'esprouve tous les jours : Suis-je à couvert chaudement dans une bonne sale, pendant qu'il se passe une nuit orageuse & tempesteuse : je m'estonne & m'afflige pour ceux qui sont lors en la campagne : y suis-je moy-mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. *a* Cela seul, d'estre tousjours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : je fus incontinent dressé à y estre une semaine, & un mois, plein d'émotion, d'alteration & de foiblesse : Et ay trouvé que lors de ma santé, je plaingnois les malades beaucoup plus, que je ne me trouve à plaindre moy-mesme, quand j'en suis ; & que la force de mon apprehension encherissoit pres de moitié l'essence & verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort : & qu'elle ne vaut pas la peine que je prends à tant d'apprests que je dresse, & tant de secours que j'appelle & assemble pour en soustenir l'effort. Mais à toutes advantures nous ne pouvons nous donner trop d'avantage. *a* Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela) m'estant allé un jour promener à une lieuë de chez moy, qui

suis assis dans le moyau de tout le trouble des guerres civiles de France ; estimant estre en toute seureté, & si voisin de ma retraicte, que je n'avoy point besoin de meilleur equipage, j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guere ferme. A mon retour une occasion soudaine s'estant présentée, de m'ayder de ce cheval à un service, qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gens grand & fort, monté sur un puissant roussin, qui avoit une bouche desesperée, frais au demeurant & vigoureux, pour faire le hardy & devancer ses compagnons, vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, & fondre comme un colosse sur le petit homme & petit cheval, & le foudroyer de sa roideur & de sa pesanteur, nous envoyant l'un & l'autre les pieds contre-mont : si que voyla le cheval abbatu & couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry & tout escorché, mon espée que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement, ny sentiment, non plus qu'une souche. C'est le seul esvanoüissement que j'aye senty, jusques à ceste heure. Ceux qui estoient avec moy, apres avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras, & m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieuë Françoisise. Sur le chemin, & apres avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commençay à me mouvoir & respirer : car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur : & plusieurs fois par le chemin, il m'en falut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus, & par un si long traict de temps, que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie.

*b Perche dubbiosa anchor del suo ritorno
Non s'assecura attonita la mente.*

^a Ceste recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage & son idée si pres du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veuë si trouble, si foible, & si morte, que je ne discernois encores rien que la lumiere,

*a — come quel ch'or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra'l sonno è l'esser desto.*

^a Quant aux fonctions de l'ame, elles nayssoient avec mesme progres, que celles du corps. Je me vy tout sanglant : car mon pourpoint estoit taché par tout du sang que j'avoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoy une harquebusade en la teste : de vray en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lévres : je fermois les yeux pour ayder (ce me sembloit) à la pousser hors, & prenois plaisir à m'alanguir & à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre & aussi foible que tout le reste : mais à la verité non seulement exempt de desplaisir, ains meslée à ceste douceur, que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. ^a Je croy que c'est ce mesme estat, où se trouvent ceux qu'on void défailans de foiblesse, en l'agonie de la mort : & tiens que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou avoir l'ame pressée de

cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, & mesme d'Estienne de la Boetie, que ceux que nous voyons ainsi renversez & assoupis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc,

*b (ui morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros ut fulminis ictu
Concidit, & spumas agit, ingemit, & fremit artus,
Desipit, extentat neruos, torquetur, anhelat,
Inconstanter & in iactando membra fatigat)*

ou blessez en la teste, que nous oyons rommeller, & rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la connoissance, & quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps : j'ay tousjours pensé, dis-je, qu'ils avoient & l'ame & le corps enseveli, & endormy.

b Viuit & est uitæ nescius ipse suæ :

^a Et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, & si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se reconnoistre : & que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast, & qui leur peust faire juger & sentir la misere de leur condition ; & que par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. ^b Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable & horrible, que d'avoir l'ame vivve, & affligee, sans moyen de se declarer : Comme je dirois de ceux qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue : si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompagnee d'un ferme visage & grave : Et comme ces miserables prisonniers qui tombent es mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive & impossible : tenus cependant en condition & en lieu, où ils n'ont moyen quelconque d'expression & signification de leurs pensées & de leur misere. ^a Les Poètes ont feint quelques dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsin une mort languissante :

^a *hunc ego Diti
Sacrum iussa fero, tæque isto corpore soluo.*

^a Et les voix & responses courtes & descousues, qu'on leur arrache quelquefois à force de crier autour de leurs oreilles, & de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe, ce qui se fait autour de nous, & suivre les voix, d'une ouye trouble & incertaine, qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame : & faisons des responses à la suite des dernieres paroles, qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens. ^a Or à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doute que je n'en aye bien jugé jusques à cett'heure. Car premierement estant tout esvanouy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoint à beaux ongles (car j'estoy desarmé) & si sçay que je ne sentoie en

l'imagination rien qui me blessast : Car il y a plusieurs mouvemens en nous, qui ne partent pas de nostre ordonnance.

↳ *Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.*

↳ Ceux qui tombent, eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion, qui fait que nos membres se presentent des offices, ↳ & ont des agitations à part de nostre discours :

↳ *Falciferos memorant currus abscindere membra,
Vt tremere in terra uideatur ab artubus, id quod
Decidit abscissum, cum mens tamen atque hominis uis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem.*

↳ J'avoy mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent, où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, & des hommes mesmes, apres qu'ils sont trespassez, ausquels on void resserrer & remuer des muscles. Chacun sçait par experience, qu'il a des parties qui se branslent, dressent & couchent souvent sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse, ne se peuvent dire nostres : Pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier : & les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. ↳ Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desja couru, & que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses : non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'avisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer & se tracasser dans le chemin, qui est montueux & mal-aisé. Il semble que ceste consideration deust partir d'une ame esveillee ; si est-ce que je n'y estois aucunement : c'estoyent des pensemens vains en nue, qui estoyent esmeuz par les sens des yeux & des oreilles : ils ne venoyent pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'alloy, ny ne pouvois poiser & considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legers effects, que les sens produysoyent d'eux mesmes, comme d'un usage : ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legerement, & comme lechee seulement & arrosee par la molle impression des sens. ↳ Cependant mon assiette estoit à la verité tres-douce & paisible : je n'avoy affliction ny pour autrui ny pour moy : c'estoit une langueur & une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la reconnoistre. Quand on m'eut couché, je senty une infinie douceur à ce repos : car j'avoy esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avoient pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long & tres-mauvais chemin, & s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en receuz aucun, tenant pour certain, que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, & celle du corps d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement, & d'une façon si molle & si aisee, que je ne sens guere autre action moins poissante que celle-la estoit. Quand je vins à revivre, & à reprendre mes forces,

↳ *Vt tandem sensus conualuere mei,*

a qui fut deux ou trois heures apres, je me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus & froissez de ma cheute, & en fus si mal deux ou trois nuits apres, que j'en cuiday remourir encore un coup : mais d'une mort plus vivve, & me sens encore de la secousse de ceste froissure. Je ne veux pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peuz remettre, ce fut la souvenance de cet accident : & me fis redire plusieurs fois, où j'alloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit, en faveur de celuy, qui en avoit esté cause, & m'en forgeoit on d'autres. Mais long temps apres, & le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouvrir, & me représenter l'estat, où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy aperçeu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy veu à mes talons, & me tins pour mort : mais ce pensement avoit esté si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer) il me sembla que c'estoit un éclair qui me frapoit l'ame de secousse, & que je revenoy de l'autre monde. a Ce conte d'un evenement si leger, est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tiree pour moy : car à la verité pour s'appriivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or comme dit Pline, chacun est à soy-mesmes une tres bonne discipline, pourveu qu'il ait la suffisance de s'espier de pres. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude : & n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. c Et ne me doit on pourtant sçavoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert, peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gaste rien, je n'use que du mien. Et si je fay le fol, c'est à mes despend, & sans l'interest de personne : Car c'est en follie, qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens, qui ayent battu ce chemin : Et si ne pouvons dire, si c'est du tout en pareille maniere à ceste-cy, n'en connoissant que les noms. Nul depuis ne s'est jetté sur leur trace : C'est une espineuse entreprinse, & plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde, que celle de nostre esprit : de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes : de choisir & arrester tant de menus airs de ses agitations : Et est un amusement nouveau & extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde : ouy, & des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que je n'ay que moy pour visee à mes pensees, que je ne contrerolle & n'estudie que moy. Et si j'estudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se fait des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en cette cy : quoy que je ne me contente guere du progres que j'y ay fait. Il n'est description pareille en difficulté, à la description de soy-mesme, ny certes en utilité. Encore se faut il testonner, encore se faut il ordonner & renger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse : car je me descriis sans cesse. La coustume a fait le parler de soy, vicieux : Et le prohibe obstineement en hayne de la ventance, qui semble tousjours estre attachee aux propres tesmoignages. a Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser ;

c *In uicium ducit culpæ fuga.*

c Je trouve plus de mal que de bien à ce remede : Mais quand il seroit vray, que ce fust necessairement presumption, d'entretenir le peuple de soy : je ne doy pas suyvant mon general dessein, refuser une action qui publie ceste maladive qualité, puis qu'elle est en moy : & ne doy cacher cette faute, que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois à dire ce

que j'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin, par ce que plusieurs s'y enyvrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et croy de cette reigle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance : Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saints, que nous oyons si hautement parler d'eux, ny les Philosophes, ny les Theologiens ne se brident. Ne fay-je moy, quoy que je soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, aumoins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se jetter bien avant sur le trottoir. Dequoy traitte Socrates plus largement que de soy ? A quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre & branle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu, & à nostre confesseur, comme noz voisins à tout le peuple. Mais nous n'en disons, me respondra-on, que les accusations. Nous disons donc tout : car nostre vertu mesme est fautiere & repentable : Mon mestier & mon art, c'est vivre. Qui me defend d'en parler selon mon sens, experience & usage : qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire, de soy-mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense ; Hortense celle de Cicero ? A l'adventure entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage & effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe, qui ne peut tomber en production ouvragere. A toute peine le puis je coucher en ce corps aeré de la voix. Des plus sages hommes, & des plus devots, ont vescu fuyants tous apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune, que de moy. Ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement & incertainement : Eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estalle entier : C'est un *skeletos*, où d'une veue les veines, les muscles, les tendons paroissent, chasque piece en son siege. L'effect de la toux en produisoit une partie : l'effect de la palleur ou battement de cœur un' autre, & douteusement. « Ce ne sont mes gestes que j'escris ; c'est moy, c'est mon essence. Je tien qu'il faut estre prudent à estimer de soy, & pareillement conscientieux à en tesmoigner : soit bas, soit haut, indifferemment. Si je me sembloy bon & sage tout à fait, je l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de soy, qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie : se payer de moins, qu'on ne vaut, c'est lascheté & pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté ; & la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousjours presumption, c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soy indiscrete, est à mon advis la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui en defendant le parler de soy, defendent par consequent encore plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee : la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part. De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy : de se hanter & pratiquer, que c'est se trop cherir. Mais cet excez naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement, qui se voyent apres leurs affaires, qui appellent resverie & oysiveté de s'entretenir de soy, & s'estoffer & bastir, faire des chasteaux en Espagne : s'estimants chose tierce & estrangere à eux mesmes. « Si quelcun s'enivre de sa science, regardant souz soy : qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy, qui

mettra quand & quand en compte, tant d'imparfaites & foibles qualitez autres, qui sont en luy ; & au bout, la nihilité de l'humaine condition. c
Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son Dieu, de se connoistre, & par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de Sage. Qui se connoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à connoistre par sa bouche.